

SPOT (Sympathique place ouverte à tous) ou comment multiplier les espaces publics et les lieux de rencontre

Nathalie Côté

Numéro 125, hiver 2017

Connectivités

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84827ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, N. (2017). SPOT (Sympathique place ouverte à tous) ou comment multiplier les espaces publics et les lieux de rencontre. *Inter*, (125), 10–13.

SPOT (SYMPATHIQUE PLACE OUVERTE À TOUS) OU COMMENT MULTIPLIER LES ESPACES PUBLICS ET LES LIEUX DE RENCONTRE

► NATHALIE CÔTÉ





Pour sa deuxième saison estivale, un groupe d'étudiants et d'étudiantes de l'École d'architecture de l'Université Laval a créé un espace public dans un lieu banal en y installant des tables, une scène, un restaurant rudimentaire, bref une structure permettant d'accueillir des spectacles de musique, des projections de cinéma, etc. SPOT est ainsi devenu un espace de rencontre, comblant le besoin de communication et de culture dans le plus modeste des quartiers populaires de Québec.

À l'été 2016, SPOT a investi un stationnement dans le quartier Saint-Sauveur en le transformant en espace public éphémère où les gens pouvaient se rencontrer, discuter et avoir accès à des activités culturelles gratuites. Huit firmes d'architectes¹ ont été impliquées et ont conçu les installations avec les étudiants de l'École d'architecture.

Alors que les connexions virtuelles jouent un rôle de plus en plus important dans notre quotidien, ces lieux de rencontre participent sans doute à combler un besoin de communication dans l'espace concret. Mais on pourrait aussi les envisager comme le prolongement de la forme décentrée des réseaux sociaux et de la démocratisation des prises de parole qu'ils ont créée.

Pendant les dernières années, on a vu se multiplier des interventions citoyennes dans les quartiers centraux de plusieurs villes. À Montréal, les ruelles vertes se propagent à l'initiative des résidents des quartiers, un petit parc devient une scène musicale ou, comme dans le Champ des possibles, un espace sauvage préservé par des citoyens comme parc et réserve de biodiversité accueille des usages multiples. À Québec, des coins de rue se transforment au gré des propositions de jeunes créateurs. Le collectif Le Banc a installé, çà et là, des bancs de bois depuis 2013, devançant les politiques d'aménagement de l'administration municipale en consultant d'abord les résidents des quartiers sur leurs besoins². Le projet SPOT s'inscrit dans ce même désir de prendre possession de l'espace urbain autrement. Rencontre avec Catherine Racicot-Brazeau et Jasmine Maheu Moisan, deux organisatrices du projet SPOT.

Nathalie Côté : Considérez-vous que vous faites de l'urbanisme tactique ? Même si SPOT a une certaine envergure et n'est pas une micro-intervention urbaine, quelles sont vos affinités avec ce type d'urbanisme ?

Jasmine Maheu Moisan : Bien que le SPOT ait une vocation événementielle en plus de celle d'aménagement, ce qui le différencie un peu de l'urbanisme tactique, l'essence même du SPOT est de révéler des lieux sous-exploités de la ville. En ce sens, le SPOT participe à informer la population, les décideurs, les aménagistes, des potentiels d'un lieu. Aussi, par son caractère éphémère, ses matériaux modestes et son mobilier appropriable et flexible, il cadre avec l'esprit de l'urbanisme tactique.

N. C. : Bien que le projet SPOT ait été soutenu notamment par la Ville de Québec, comment vous situez-vous par rapport à des interventions comme celles du collectif Le Banc qui a fait plusieurs interventions au centre-ville pendant les dernières années ?

J. M. M. : La Ville de Québec démontre beaucoup d'ouverture dans les dernières années en termes d'aménagement



Photo : Catherine Racicot-Brzeau.

urbain. En faisant appel à des collectifs comme Le Banc, la Ville valorise des pratiques un peu en marge de l'aménagement traditionnel, permanent. Elle collabore et profite de l'expertise de groupes externes en aménagement éphémère pour tester des lieux et des types d'aménagement à différents endroits de la ville. On ne peut que saluer cette ouverture !

N. C. : Vous avez décidé de vous installer sur Saint-Vallier dans le quartier Saint-Sauveur. Pourquoi avoir choisi ce quartier ?

Catherine Racicot-Brzeau : Le quartier Saint-Sauveur est en effervescence dans les dernières années et en changement. Il y a des activités culturelles dans Saint-Roch et Limoilou. Dans Saint-Sauveur, on voulait participer à quelque chose. On a fait un sondage Facebook et les gens nous ont répondu : Saint-Sauveur a besoin d'amour. De plus, la Ville de Québec nous encourageait à aller vers ce quartier.

N. C. : La place publique éphémère, avec ses bancs publics, son casse-croûte, sa scène, participe à humaniser un quartier ; elle participe aussi à apaiser la circulation. Aviez-vous ces préoccupations dans votre projet ?

C. R.-B. : Au début, la Ville avait des réticences avec notre choix de site justement à cause du trafic. Au cours de l'été, je n'ai pas trouvé que c'était si problématique. L'enjeu a été moins sur le trafic automobile que sur les cases de stationnement, momentanément disparues pour laisser la place

au SPOT. Il y avait non seulement la trentaine de cases de stationnement, mais aussi les détenteurs de vignette. La Ville nous a dit : « Vous voulez ce site-là, alors il faut qu'on ait des ententes avec les détenteurs de vignette. » Les gens étaient favorables au projet. Il faut aussi respecter ce droit-là et ne pas chercher à leur imposer notre projet. Il faut être sensible à ce qu'il y a alentour, c'est la clé du succès du projet.

N. C. : Le site, composé en partie de matériaux récupérés comme les palettes de manutention, avait une dimension sculpturale. L'utilisation de matériaux récupérés, est-ce un choix ou une nécessité ?

J. M. M. : Avec nos moyens, il faut être ingénieux, innovateurs dans nos façons de construire. Ce n'est pas juste une question de budget. On ne va pas couler du béton puisque l'installation va rester quatre mois. Il faut que cela ait du sens et un souci écologique. Il faut être capable de monter la place en trois semaines et de la démonter en trois semaines, et qu'il y ait le moins de déchets possibles.

C. R.-B. : Là où on ne pouvait prendre des matériaux récupérés, on a décidé de leur donner une deuxième vie. Quand on a démonté le site, pendant une semaine, des gens sont venus acheter des matériaux. Les gens étaient très contents de venir récupérer des matériaux à moindre coût. Tout était à vendre. On a fait un événement, un grand bazar.

N. C. : La dimension sociale et relationnelle semble très importante dans le projet SPOT, avec des activités d'animation du matin au soir. Quelle place a été accordée à cette dimension dans votre place éphémère ?

C. R.-B. : La programmation, c'est juste un prétexte pour dire aux gens : « Sortez dehors, rassemblez-vous ! » Le but de la programmation, c'est d'attirer le monde. Parfois, les gens venaient juste passer dans le SPOT pour venir nous parler, nous jaser. Au-delà de la programmation, pendant les journées libres, des parents venaient après l'école avec leurs enfants. Une place publique, c'est un lieu d'échange, de débat. Dans ce sens-là, le SPOT remplit vraiment sa mission.

N. C. : Dans le contexte où les espaces publics sont de plus en plus privatisés, les parcs ont des couvre-feux, les terrasses et les rues sont faites pour les gens qui consomment, les marginaux sont de plus en plus exclus, y a-t-il une volonté dans votre projet de multiplier les espaces publics pour les redonner aux gens ?

C. R.-B. : Dans l'espace que nous avons choisi, où il y a normalement 35 voitures, avec notre espace SPOT, il y avait parfois jusqu'à un millier de personnes. L'utilisation que l'on en a faite a complètement changé le nombre de personnes qui avaient accès à ce lieu. Beaucoup de gens nous disaient : « Ce serait l'*fun* si c'était une place publique en tout temps. » Les gens réalisaient que c'était une bonne place pour se rencontrer, un point stratégique au croisement de deux rues commerçantes. C'est la porte d'entrée du quartier.

N. C. : Le Comité des citoyens et des citoyennes du quartier a proposé dans son Plan de mobilité durable au printemps 2016 que cet endroit, qui est une des entrées dans le quartier, ait des éléments signalétiques pour ralentir la circulation automobile. Avez-vous considéré les revendications des citoyens dans votre projet ?

C. R.-B. : Dans l'esprit des propositions des citoyens, oui, on a installé aussi des supports à vélos dans deux cases de stationnement pour voitures. Une trentaine de vélos entraient dans ces cases. C'était parallèle à la place SPOT.

N. C. : Les gens ont aussi besoin de plus d'accès à la culture dans le quartier Saint-Sauveur. Sentez-vous que les gens ont besoin de lieux de rassemblement ?

J. M. M. : Il n'y a pas énormément de places publiques dans Saint-Sauveur. Autant le quartier Saint-Roch a évolué les dernières années, on l'a vu changer de visage, autant il peut se passer la même chose dans Saint-Sauveur.

N. C. : Est-ce que ce genre de place publique montre qu'il y a un besoin de communication à combler ?

C. R.-B. : Si le projet a eu autant de succès, c'est parce qu'il y a un besoin. Ça devenait un point de rencontre, un endroit où les gens se disaient : « On se rencontre là après le boulot... » Des gens venaient à l'heure du dîner. Il y a des gens qui venaient juste lire un livre. On est en ville, et ce n'est pas tout le monde qui a une cour et des espaces verts. Le SPOT, c'était comme la prolongation de leur cour.

N. C. : Les gens se sont approprié l'espace ?

C. R.-B. : Tout le mobilier sur place était amovible, flexible. On voulait que les gens s'en servent comme bon leur semble. Toute la journée, les tables se déplaçaient. Un gars apportait sa chaise et venait lire régulièrement sur le site.

N. C. : L'esthétique rustique, le bois, les couleurs : tout cela participait à rendre le lieu invitant ?

C. R.-B. : On passerait à côté de notre mission si on voulait quelque chose de très formel, léché et trop propre. L'espace a évolué pendant l'été. Avec le sociofinancement, le mobilier appartenait aux gens qui nous ont financés. C'est peut-être un des niveaux d'interaction les plus élevés. Par exemple, les gens qui donnaient 100 \$ pour le sociofinancement du projet avaient une pièce du mobilier à la fin de l'été. Les gens achetaient aussi leur verre pour boire et le rapportaient chez eux. Il y avait un sentiment d'appartenance au SPOT. À la fin, les gens nous disaient que c'était un lieu où ils étaient bien, c'était leur lieu.

N. C. : Le SPOT est une place éphémère, mais l'effet est plus qu'éphémère ?

J. M. M. : Ne serait-ce que la conscientisation, la découverte qu'on amène aux gens ; que les gens se rendent compte qu'un espace banal peut complètement changer et offrir tellement plus. C'est une conscientisation qui dépasse largement le temps que l'espace public est occupé. Dans nos plus grands rêves, on aimerait que la place où on était devienne une vraie place publique. ◀

Photos : PIKUR (sauf indication contraire).

Note

- 1 L'atelier Pierre Thibault, Fugère Architecture, Groupe A/Annexe U, BGLA, Lafond Côté Architectes, Hatem+D, Quinzhee et 1 x 1 x 1 laboratoire de création.
- 2 Julien St-Georges Tremblay, « La simplicité comme mode d'action », *Inter, art actuel*, n° 121, automne 2015, p. 92-93.

En 1998, **Nathalie Côté** obtenait une maîtrise en histoire de l'art de l'Université de Montréal. Elle a été successivement critique d'art au magazine *Voir* de Québec et au journal *Le Soleil* de 1998 à 2008. Elle publie régulièrement des textes dans les revues d'art et est actuellement coordonnatrice du journal communautaire *Droit de parole*, le journal des luttes populaires des quartiers centraux de Québec.

